

Conférence Anne-Marie Thiesse  
Directrice de recherche au C.N.R.S., Paris

Austin, 29 octobre 2005

### **La modernisation du passé au XIX<sup>e</sup> siècle**

Le siècle avait deux ans, et Joséphine la perspective d'étranges visions dans son salon de la Malmaison. Le Premier Consul avait passé commande, en 1801, à Girodet, pour la décoration de la pièce, d'un tableau, connu sous le titre : *Les ombres des héros français reçues par Ossian dans l'Elysée aérien*. Les reines de France avaient eu l'habitude de devoir admirer leur royal époux parmi les Dieux de l'Olympe ou les créatures du Ciel très chrétien. Le Panthéon dans lequel entraient les généraux de Bonaparte relevait d'une Antiquité nettement plus moderne, tellement moderne que Girodet, présentant son tableau au Salon de 1802, avait fourni un descriptif de plusieurs pages pour le rendre intelligible au spectateur. J'en donne un bref extrait :

« le vieux barde de Morven, Ossian, privé de la vue, marche à la tête de ses guerriers ; (...) il s'appuie sur sa lance pour embrasser Desaix. Kléber tend une main à Fingal en signe d'alliance et de l'autre il porte avec Desaix un trophée d'armes enlevé aux Mamelucks. (...) La Tour d'Auvergne, premier grenadier de la République, marche au second rang à la tête de ses braves frères d'armes, leur bonnet est ombragé d'olivier, ils arrivent tambour battant. (...) D'autres guerriers calédoniens montrent avec orgueil aux guerriers français des trophées de leur valeur, une enseigne, une armure et une aigle légionnaire enlevées aux Romains. »

L'épopée ossianesque, avec ses vierges aux longs voiles et ses guerriers barbares constituait à l'aube du XIX<sup>e</sup>, la nouvelle Antiquité...ou, plus précisément la matrice des antiquités de la nouvelle ère. On connaît l'histoire : un jeune poète écossais, James Macpherson, soutenu par des élites intellectuelles et financières d'Edimbourg, avait publié en 1760 et 1761 deux épopées attribuées à Ossian, barde calédonien du III<sup>e</sup> siècle après JC. Macpherson affirmait avoir reconstitué ces épopées à partir de chants recueillis auprès des

paysans des Highlands. Ces épopées posaient les prémices d'une nouvelle esthétique et permettaient de briser l'hégémonie culturelle du clacissisme français fondé sur la référence à l'Antiquité classique. Elles avaient eu, très vite, un grand retentissement en Europe et marqué les débuts d'une puissante vague de renouvellement culturel. Des cercles s'étaient formés un peu partout, dans la jeune génération européenne du second XVIII<sup>e</sup> siècle, qui cherchaient fiévreusement les origines barbares de leur peuple et les fondements authentiques de sa culture. Et le Premier Consul, comme Werther, s'était pris de passion pour les épopées ossianesques. Au point de vouloir y entrer avec ses troupes. Ce qui posait un problème. Surtout en 1802. Car cette Antiquité nouvelle n'était pas française et le Royaume-Uni avait largement commencé à se l'approprier. La France avait besoin d'antiquités bien à elle. La Tour d'Auvergne, le premier grenadier de la République, d'ailleurs, avant d'entrer au paradis d'Ossian avait commencé à s'en préoccuper. Avec quelques autres il avait énoncé la nécessité pour la France de se trouver des ancêtres Barbares spécifiques, autrement dit les Gaulois. Le 30 mars 1805 était créée à Paris une Société savante dévolue à cette tâche, l'Académie celtique. Comme l'écrivait Alexandre Lenoir, l'un de ses fondateurs, dans *l'Epître dédicatoire à sa Majesté l'Impératrice* :

« le désir de retrouver et de réunir les titres de gloire légués à leurs descendants par les Celtes, les Gaulois et les Francs a fait naître l'Académie Celtique. Un sentiment tout à la fois aussi noble et national a dû se manifester à une époque où les Français se montraient si dignes de leurs ancêtres. »

A l'autre extrémité du siècle, au terme de quelques Révolutions et défaites militaires, une autre déclaration fait écho à la fondation de l'Académie Celtique:

« Une nation est une âme, un principe spirituel. Deux choses qui, à vrai dire, n'en font qu'une, constituent cette âme, ce principe spirituel. L'une est dans le passé, l'autre dans le présent. L'une est la possession en commun d'un riche legs de souvenirs ; l'autre est le consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis. (...) Le culte des ancêtres est de tous le plus légitime ; les ancêtres nous ont faits ce que nous sommes. Un passé héroïque, des grands hommes, de la gloire (j'entends de la véritable), voilà le capital social sur lequel on assied une idée nationale. « Ernest Renan, Qu'est-ce qu'une nation ? reproduit dans *Qu'est-ce qu'une Nation ?*, Paris, Agora, 1992, p. 54

Passé et présent sont deux choses qui n'en font qu'une, et l'âme nationale est cette figure de Janus. Le socle de la nation, c'est un héritage collectif. Paradoxe apparent de la nation moderne : elle est fondée sur la rupture avec un ordre ancien, celui de l'Ancien Régime. La Révolution française a marqué symboliquement cette rupture par la réfection du calendrier et l'instauration d'une ère nouvelle. Mais la nation moderne va en fait se construire

et se stabiliser non pas sur l'éradication du passé mais sur sa réfection, sur la production d'un nouveau passé qui permette le mimétisme du présent. La société française, comme c'est le cas pour une grande partie de l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle, entre dans un processus de mutation (politique, sociale, économique, technique) d'une profondeur et d'une intensité jamais atteintes. Mais la mutation s'appuie sur la référence constante, obsessionnelle, au passé. Le XIX<sup>e</sup> siècle pratique simultanément la religion du progrès et le culte frénétique du passé. Pour que tout change, sans risque de dislocation, il faut sans doute croire que rien ne change. La voie nationale vers l'avenir, au XIX<sup>e</sup> siècle, est représentée comme retour aux sources, aux vraies origines. La métaphore de la belle endormie, de la nation qu'il faut réveiller, est une des principales figures de la représentation politique, qui se retrouve dans l'intitulé de la plupart des grands mouvements de formation des nations : Risorgimento, Renaixancà, etc.. Le bon futur est un retour vers le passé : mais cela veut dire, bien sûr, que le passé a été conçu pour se prêter à cet usage.

Le passé que construit le XIX<sup>e</sup> siècle répond donc aux impératifs de la modernisation.

C'est d'abord, bien sûr, un passé placé sous le signe de la Raison. Tout à la fois dans son organisation, et dans la connaissance qu'on peut en avoir. Le passé est structuré dans un temps homogène, continu, où l'enchaînement des événements relève de la causalité. C'est le temps du récit –cf. les *Récits des Temps mérovingiens*, l'une des premières publications de la « nouvelle histoire »- ce n'est plus, définitivement, le temps de l'épopée. Le merveilleux est désormais banni du passé, hormis en quelques rares vignettes (Jeanne d'Arc entend des voix, mais elle est femme, et bergère). On qualifie parfois aujourd'hui de mythes certaines pages de ce « nouveau passé » : mais on vise par là des sollicitations abusives, voire des inventions, de sources documentaires. Les mythes du passé moderne se réclament de la rationalité et de la science. Restituer l'enchaînement rationnel des faits implique de porter l'éclairage sur tous les âges, y compris les plus obscurs, et donc d'établir une totale continuité. Ce passé rationnel n'est pas une collection de faits hasardeux, simple chronique continuée de règnes monarchiques et de conquêtes. C'est un passé qui a un sens, dans la double acception du terme. Il a valeur d'explication, de démonstration. Et c'est un passé téléologique qui retrace à travers les siècles la vie d'une communauté, depuis ses origines jusqu'à ce but ultime : la restauration et la consécration, dans la modernité nationale, de l'unité originelle. Le passé national, c'est l'histoire d'un être collectif, le *Bildungsroman* souvent pathétique, mais héroïque de courage et d'obstination, d'une communauté transsociale et territorialisée. Les personnages du grand roman national appartiennent à toutes les couches sociales et les

grandes scissions narratives sont la résistance à l'oppression, le combat pour la liberté, la réalisation de l'unité. La nation est à l'opposé d'un royaume où la souveraineté relève du droit divin : pas de transcendance dans son histoire, sauf à considérer qu'elle est en quelque sorte sa propre transcendance.

Le passé a vocation à donner des leçons. Sa principale fonction est pédagogique : montrer à tous comment lire le présent et à chacun comment régler son action et son vouloir. L'enseignement du passé national deviendra donc logiquement une des matières fondamentales de l'enseignement de masse. Mais si la connaissance du passé national devient un devoir pour tous, il faut, exigence de la modernité intellectuelle, des spécialistes pour l'établir. La mise au point du passé est une affaire de discipline, à tous les sens du terme, et, très vite, d'institutions spécifiques. L'histoire se forme au XIX<sup>e</sup> siècle à la fois comme science –pourvue d'exigences d'objectivité et d'universalité- et comme entreprise à vocation nationale. La contradiction n'apparaît pas nécessairement criante, dans la mesure où le processus de détermination du national s'effectue largement sur modèle transnational. Les antiquaires anglais ont fourni aux intellectuels continentaux les théories, concepts et méthodes nécessaires aux premiers linéaments des histoires nationales. Les Français étaient bien placés pour en profiter : par l'émigration de certains en Grande-Bretagne pendant la période révolutionnaire, puis par l'investissement anglais dans une Normandie érigée en berceau de la nation britannique. C'est dans les descriptifs anglais des édifices normands que les Français commencent à apprendre la terminologie du gothique et du roman. C'est en Normandie que se développe un important foyer d'érudition historique et archéologique, développé notamment par Arcisse de Caumont. Augustin Thierry, Guizot, notamment, disent explicitement tout ce qu'ils doivent à Walter Scott pour concevoir l'histoire de la nation française. Les emprunts viennent d'Outre-Rhin, aussi. Le lancement par Guizot des grandes institutions historiques, sous la Monarchie de Juillet, s'inspire beaucoup de l'entreprise des *Monumenta Germaniae Historica* initiée par l'ancien Ministre prussien von Stein après le Congrès de Vienne. Jusqu'à la fin du siècle, l'Université allemande va être un modèle scientifique pour les historiens français. Imitation et émulation transnationale déterminent la constitution de toutes les histoires nationales, tout au long du siècle, dans leur forme savante mais aussi leur vulgarisation.

C'est dans le contexte de l'ossianisme que les Gaulois collectivement, sont devenus définitivement nos ancêtres, mais le plus illustre d'entre eux est issu de l'émulation provoquée par le patriotisme allemand. Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, dans le cadre de la valorisation des ancêtres

Barbares ayant combattu les armées romaines, un certain Arminius avait commencé à émerger de la *Germanie* de Tacite pour devenir héros épique de la patrie allemande disparue. Les guerres napoléoniennes firent d'Arminius, nationalisé en Herrmann et modernisé en personnage de drame historique, le symbole de la résistance à l'oppression étrangère. Vercingétorix émergea de *la Guerre des Gaules*, en contrepartie, après le Congrès de Vienne. Tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, Herrmann et Vercingétorix vont s'affronter par César interposé, le dit César est identifié à l'Ogre français en Allemagne et au Kaiser en France après 1870. Herrmann le Chérusque et Vercingétorix le Gaulois, tous deux magnifiquement blonds et musclés, incarnent l'Union nationale qu'ils ont su constituer par-delà l'indiscipline de tribus turbulentes. En 1848, pour l'ouverture du Parlement de Francfort, une médaille à Herrmann avait été frappée, avec cette devise : « L'unité conduit le peuple à la victoire, la division conduit le vainqueur à la mort. ». Sur le socle de la statue de Vercingétorix à Alise Sainte-Reine, commandée par Napoléon III, il est écrit : « La Gaule unie ne formant qu'une seule nation, animée d'un même esprit, peut défier l'univers. ». Dès 1819, le sculpteur Ernst von Bandel avait esquissé un monument gigantesque à Herrmann, destiné à être érigé dans la Teutoburger Wald, lieu de la victoire contre les armées romaines. Une gigantesque souscription lancée dans les Etats allemands devait financer le monument, inauguré finalement sous l'Empire en 1875. Frédéric Auguste Bartholdi (le sculpteur de la Statue de la Liberté) prépara dès 1866 une statue de Vercingétorix non moins colossale, présentée pour la première fois au salon de 1870 –avant la débâcle. Réduite par manque de financement, elle ne sera inaugurée à Clermont-Ferrand qu'en 1903.

« Au jour désigné d'avance, la Gaule entière se souleva d'un seul coup, et ce fut un réveil si terrible que, sur plusieurs points, les légions romaines furent exterminées. (...) Enfin César réussit à enfermer Vercingétorix dans la ville d'Alésia, où celui-ci s'était retiré avec 60 000 hommes.

Alésia, assiégée et cernée par les Romains, comme notre grand Paris l'a été par les Prussiens, ne tarda pas à ressentir les horreurs de la famine.

Oh ! dit Julien, un siège, je sais ce que c'est : c'est comme à Phalsbourg où je suis né et où j'étais quand les Allemands l'ont investi. » (G. Bruno, *Le Tour de la France par deux Enfants*, Paris, Belin, chapitre LVII –Les grands hommes de l'Auvergne- Vercingétorix et l'ancienne Gaule).

Le passé doit expliquer le présent, mais c'est le présent qui rend le passé intelligible. Le passé modernisé doit se prêter à l'anachronisme dans cet intérêt supérieur de la nation qui implique la mobilisation perpétuelle des ancêtres. Et les ancêtres auront été, depuis leur modernisation, abondamment mobilisés.

« Mais la raison exige que, pour cela, il y ait un jour un moyen d'établir entre le peuple allemand et le peuple français une entente directe et pratique, répondant au fait qu'ils sont, à tant d'égards ! complémentaires l'un de l'autre et surmontant les vicissitudes de l'Histoire. Au fond, c'est le cœur du problème. **Il y aura ou il n'y aura pas d'Europe, suivant qu'un accord sans intermédiaire sera, ou non, possible entre Germains et Gaulois.** » (Charles de Gaulle, Discours prononcé à Bordeaux, 25 septembre 1949.)

Ce n'est pas par hasard ou absurdité que le passé modernisé se prête indéfiniment à l'anachronisme. Sa fonction est précisément de poser la permanence malgré les changements, d'inscrire l'immutabilité de la nation à travers les siècles, d'en dégager l'essence sous la succession des apparences. Le passé qui s'avère irréductible au présent n'est au contraire qu'exotisme, curiosité pour érudit, distraction sans vertu pédagogique. Les modernisateurs du passé explicitent d'ailleurs souvent en ces termes la finalité patriotique de leur entreprise.

« L'histoire d'une littérature est l'histoire de ce qui n'a pas cessé, dans les œuvres littéraires d'une nation, d'être vrai, vivant, d'agir sur les âmes, de faire partie essentielle et permanente de l'enseignement public. Mais cela même, n'est-ce pas le fonds, n'est-ce pas l'âme d'une nation ? (...)

J'ai voulu voir, d'une vue claire et déterminer, sans paradoxe ni rhétorique, ce qu'il y a de constant, d'essentiel, d'immuable dans l'esprit français. (...)

En retraçant l'histoire de ce qui a duré, je ne laisserai pas ignorer ce qu'il y a eu de changeant, de capricieux, d'exotique, à certaines époques, dans l'esprit français. Mais ce sera pour en garder le lecteur, et pour le détourner de donner aux vains écrits marqués de ces caractères, un temps que l'époque où nous vivons nous compte d'une main avare, et qui suffit à peine à nous pourvoir de l'indispensable. »

(Désiré Nisard, *Histoire de la Littérature française*, 2<sup>o</sup> édition, Tome I, Paris, Didot, 1854, p. 9-10.)

Mais ce passé gage de permanence de la nation (de son âme, de son génie, de son esprit) n'est pas nécessairement un instrument du conservatisme ou de la réaction politique. Bien au contraire. Il est à l'origine création de libéraux contre les tenants du retour à l'avant 1789. Contre cette Réaction, ils affirment la nécessité d'un retour aux vraies origines de la nation, d'esprit constitutionnel, si ce n'est républicain. La permanence nationale est d'ailleurs constamment redéfinie, au gré des enjeux du présent et de leur évolution. Des options idéologiques concurrentes produisent des variantes du passés qui ne le sont pas moins. Le Panthéon de l'histoire littéraire est lieu d'entrées et de sorties constantes. Les avant-gardes y font entrer à grand fracas bannis et exotiques, tandis que certains pensionnaires de long séjour finissent en grabataires incongrus, évacués dans des réduits ou passés à la trappe. Le Panthéon de la Montagne Sainte-Geneviève ne pratique pas l'expulsion des vieux inutiles, mais l'aggiornamento idéologique de la nation exige toujours de nouvelles arrivées d'ossements : en 2002, Alexandre Dumas, -du moins ce qui en restait -, a servi à cautionner la permanence

de l'intégration à la française, dans un contexte d'exacerbation des questions raciales et post-coloniales.

Pour faire revivre le passé et le moderniser, il faut commencer par le mettre au jour, il faut procéder à cette archéologie -concrète ou symbolique- qui consiste à exhumer de l'amas de vieilleseries les monuments historiques de la nation, les composantes de son héritage collectif. La notion de monument historique, on le sait, émerge au moment même de la Révolution à propos des biens ecclésiastiques et nobiliaires. On connaît le contexte : destructions politiques, incertitudes sur l'usage des biens nationalisés, mais aussi, et surtout, apparition avec la proclamation de la nation souveraine d'un principe nouveau : par delà leur propriétaire en titres, certains biens appartiennent au patrimoine collectif de la nation. L'abbé Grégoire forge en l'an II le terme de vandalisme : seul un Barbare d'Outre-Rhin, étranger à la nation, peut s'en prendre à son patrimoine. Et Alexandre Lenoir, futur co-fondateur de l'Académie celtique, entreprend de créer au couvent des Petits-Augustins le Musée des Monuments français.

Le nouveau passé, dès ses origines, a une double particularité, encore déterminante aujourd'hui. Ses témoignages, ses monuments, ses archives, sont supposés être en danger de disparition imminente et irrémédiable. Ils relèvent donc du sauvetage d'urgence. Mais une des principales conséquences de la modernisation de la société et du territoire est la prolifération des monuments historiques et des témoignages du passé. Pauvre et atteint de consommation, selon les premiers diagnostics, le patrimoine national se révèle depuis le XIX<sup>e</sup> siècle un être de belle croissance. Parmi les raisons de son expansion, il y a les principes précédemment énoncés du passé national. Ce passé s'inscrit dans un temps continu et homogène : par conséquent toutes les périodes doivent avoir contribué au patrimoine collectif. Le début du XIX<sup>e</sup> siècle s'était enthousiasmé pour les origines celtiques de la nation, puis pour le Moyen-Age. Mais très vite il a paru indispensable de considérer que chaque siècle avait pourvu au patrimoine national: exigence scientifique et patriotique tout à la fois, aiguillée par la concurrence internationale en matière de passé national. Comme l'écrit Guizot, le 21 septembre 1830 à Louis-Philippe :

« Aussi nombreux et plus variés que ceux de quelques pays voisins, les monuments historiques de la France n'appartiennent pas seulement à telle ou telle phase isolée de l'histoire, ils forment une série complète et

sans lacune ; depuis les druides jusqu'à nos jours, il n'est pas une époque mémorable de l'art et de la civilisation qui n'ait laissé dans nos contrées des monuments qui la représentent et l'expliquent. »

La même exigence prévaudra pour l'établissement d'une Histoire Littéraire de la France, posant la nécessité de la continuité contre la sélection de moments exceptionnels. Dès ses débuts, la science naissante du passé s'est donné une tâche primordiale, inspirée sans doute de la démarche linnéenne pour les êtres vivants : l'inventaire exhaustif des témoignages du passé, base d'un classement signifiant. Le devoir d'inventaire systématique, déjà énoncé dans le programme de l'Académie Celtique, constamment repris, s'applique en fait à un univers en expansion. Les monuments du passé sont une espèce en danger, -conviction inlassablement rabâchée, mais le principal problème de cette espèce en danger est de croître plus vite que les crédits qui lui sont affectés.

La grande opération d'éducation au passé national, en effet, a été menée avec succès. L'école n'en a pas été le dispositif unique, ni sans doute principal. Les supports modernes de la communication et de la représentation, -périodiques, gravures, photographies, cartes postales, textes romanesques et brochures en tous genres- ont permis d'opérer massivement cette conversion de la perception qui accorde désormais une haute valeur à d'incommodes vieilleries. On ne saurait trop souligner l'intensité de l'éducation esthétique et patriotique accomplie par les romanciers, poètes et peintres du XIX<sup>e</sup> siècle qui, mettant en représentation des bâtiments ont appris au public sous quel angle, sous quel éclairage les contempler, précisant même souvent quel sentiment et quel savoir mobiliser, quelle admiration exprimer.

Forme sociale moderne, l'association libre d'individus réunis par une même passion pour des occupations non professionnelles, a pris aussi une grande part à la formation et la connaissance du patrimoine national. L'amour du passé est progressivement devenu passion collective.

On se rappelle le pamphlet hugolien : « Guerre aux démolisseurs ! ». Mais pour constituer un patrimoine de monuments historiques, il ne faut pas seulement empêcher des destructions. Moderniser le passé, c'est aussi combattre la mise au goût du jour, que pratiquent spontanément, depuis longtemps, les propriétaires pour embellir leurs biens. Ludovic Vitet, Mérimée et leurs successeurs ont fulminé régulièrement contre les curés badigeonneurs et les conseils municipaux au zèle esthétique intempestif. Pour prendre son statut de monument historique, un bâtiment doit être soustrait à son évolution naturelle. Mais selon quelle forme ? Pour être simplement consolidé en l'état ? débarrassé de quelques siècles

de mises au goût du jour pour retrouver une pureté originelle? ou bien restauré en mêlant des restes d'époques différentes? Ou encore restitué en un état idéal jamais atteint ? Parce que le monument historique est par statut proprement anachronique, son traitement génère depuis deux siècles des controverses virulentes qui traduisent les évolutions temporelles et les variations sociales du goût moderne.

La modernisation des villes a fait du passé un décor omniprésent du cadre de vie. Les monuments historiques ont été mis en valeur par des perspectives nouvelles, les statues de grands hommes de la patrie sont devenus l'ornement usuel des places nouvellement créées ou agrandies, l'histoire nationale a pourvu amplement la nouvelle nomenclature des rues. Clou de ce passé modernisé : l'architecture historiciste qui représente les emblèmes de la modernité –gares, hôtels de ville, postes, maisons de commerce-en monuments historiques.

Le passé modernisé de la nation légitime la communauté politique moderne par sa continuité temporelle mais aussi par son ancrage dans un territoire spécifique. Par conséquent la totalité de l'espace national doit être densément investi par ce passé et en porter le témoignage. Les premières expéditions d'exhumation de quête du passé national ont pris la forme explicite et concrète de voyages. C'était dans la logique de l'inventaire et de la nouvelle conception du « retard » des provinces par rapport au centre : l'archaïsme n'était plus alors un défaut, mais le gage d'une relique authentique. Voyager dans les provinces, c'était voyager dans le passé national. Le voyage à travers les origines est devenu parfois expédition au long cours en perfectionnant ses techniques : les *Voyages romantiques et pittoresques dans l'Ancienne France* de Taylor, Nodier et Cailleux ont fini par produire 20 volumes, publiés de 1818 à 1878. Le reliquaire national est en expansion, car le passé modernisé doit former une série complète aussi bien dans l'espace que dans le temps. L'orgueil local, pour ses habitants, aussi bien que l'impératif de cohésion nationale, l'impose. Le patrimoine local, dans sa version idéale, est en fait une version de proximité du patrimoine national. Le passé modernisé de la petite patrie est une miniature du passé national. C'est donc un excellent outil pédagogique pour l'éducation de masse :

« (Il faut rappeler à l'enfant) les faits dont sa région a été le théâtre, en lui racontant la vie de ceux de ses aïeux dont la mémoire a mérité de survivre, en lui montrant, tout près de lui, de sites, monuments, ruines, vestiges divers, propres à faire naître des visions évocatrices et de fortes impressions. (...) »

Ainsi nourrie des sucs du terroir, l'histoire nationale sera plus vivante et mieux comprise. » (Circulaire du Ministre de l'Instruction Publique Maurice Faure aux Recteurs d'Académie, 25 février 1911).

Progressivement, le territoire national s'est densément peuplé de monuments et sites « à voir », destinés à la consommation touristique autant qu'à l'éducation patriotique.

L'espace provincial est le support d'un autre volet du passé modernisé. Parallèlement au passé historique qui met en exergue la permanence nationale sous ses avatars au fil des siècles, un autre passé est constitué, totalement anhistorique. Ce passé ne connaît d'autres temporalités que biologiques, cycle des saisons et évolution du berceau à la tombe. Il est issu d'un postulat initial, qui détermine d'ailleurs le programme de l'Académie celtique. Par la grâce de la tradition, la culture authentique de la communauté originelle aurait été conservée, au fil des siècles, dans un Peuple épargné par les aléas d'une haute culture exogène. Le Peuple des provinces serait un véritable musée vivant. Par conséquent, l'ethnographie est initialement une archéologie du national. Le Breton, à défaut le Berrichon, ou tout autre paysan du XIX<sup>e</sup> siècle, pour peu qu'il soit resté sauvage, est supposé fossile vivant de Gaulois.

Mais au fil du XIX<sup>e</sup> siècle l'hypothèse « coelacanthé » fait long feu. De passé antique retrouvé, le temps folklorique est réaménagé en temps suspendu. Il devient le temps de l'ancien temps historiquement indéterminé, encore tout proche mais sur le point de disparaître à jamais. Le sauvetage de ses reliques, costumes et coutumes, relève du plan d'urgence : mais, comme pour les monuments historiques, l'inventaire est en expansion et les objets à sauver toujours plus nombreux. L'invention de traditions y pourvoit amplement. Et la représentation historique aide à mettre en forme et en beauté le passé folklorique, qu'il s'agisse de fêtes ou de costumes. Les musées d'ethnographie, à vocation patriotique, qui ouvrent à la fin du siècle s'inspirent, pour leur présentation, de la scénographie théâtrale.

Le capital social sur lequel a été bâti la nation était assez solide pour traverser bien des tempêtes et ce passé est encore très vivace aujourd'hui. En 1998, sous gouvernement socialiste, a été fondé un Haut-Comité aux Célébrations nationales. Renaud Donnadiou de Vabres, Ministre de la culture, a lancé les opérations de l'année 1905 (anniversaires de Sartre, Tocqueville, Jules Verne, ...) en rappelant que la fonction officielle du passé modernisé est de faire sens pour le présent :

« Parmi les nombreuses missions confiées au ministère de la culture et de la communication, je suis particulièrement attaché à la diffusion de la connaissance de ce patrimoine commun que représente la mémoire de la France. Une telle mission, beaucoup plus large que la simple évocation nostalgique de notre superbe passé, doit avoir pour effet d'aider l'ensemble de la collectivité nationale à mieux appréhender et comprendre la

complexité de la société contemporaine et de lui permettre de mieux se rassembler dans le partage de références communes. (...)

« Juchés sur des épaules de géants » comme l'écrivait Bernard de Chartres au XII<sup>e</sup> siècle, portés par les génies du passé, nous pouvons voir plus loin et plus haut. Ce passé n'est un véritable patrimoine que si nous nous le réapproprions. Chaque année, les célébrations nationales viennent nous rappeler combien il est utile de se souvenir. »

Mais ce passé né avec la nation moderne a-t-il encore un avenir, à l'ère de la post-modernité, de la globalisation, ou quel qu'autre nom que l'on donne à la chose ?

Depuis 1989, de nombreuses opérations ont été menées pour constituer, en urgence, une identité européenne. Des chaires universitaires, des appels d'offre lui sont affectés. Un réseau des musées de l'Europe s'est formé en l'an 2000. On demande aux experts de fournir, très vite, des « lieux de mémoire » européens, un panthéon des « grands hommes de l'Europe » où l'on songerait cette fois aux femmes, une histoire européenne pour l'enseignement de base. Le principe du passé modernisé demeure : on lui demande désormais de légitimer une nouvelle communauté en dégageant son origine et sa permanence. Les valeurs affectées à cette communauté originelle correspondent bien sûr aux enjeux contemporains : tolérance, échanges, ouverture, unité dans la diversité, métissage, pluriculturalisme. Mais en l'état actuel des choses, il semble bien que la principale difficulté dans la construction de ce passé européen soit ...l'absence de définition claire du projet politique et social européen. Une Europe aujourd'hui en panne d'avenir se cherche donc un nouveau passé...désespérément.